

---

LES  
**BEN - DJELLAB**

SULTANS DE TOUGOURT

---

**NOTES HISTORIQUES**

SUR  
LA PROVINCE DE CONSTANTINE

---

SPARSA COLLIGO.

Vers le milieu du mois de décembre 1854, un Arabe saharien, au teint brûlé, aux vêtements poussiéreux, se présentait à Alger à la porte du Gouverneur général. Il paraissait exténué de fatigue et demandait à être reçu sans retard, pour une affaire très-urgente, disait-il. Introduit aussitôt dans le palais, il tirait de sa *djebira* une missive dont voici le texte et la traduction :

\* الحمد لله وحده \*

الى حضرة المكرم الاجل المرعى برعاية الله عزوجل سعادة السيد

*Revue africaine*, 23<sup>e</sup> année. N<sup>o</sup> 133 (JANVIER 1879).

الميرشال الحاكم الكبير بولاية الدولة الجزائرية على الجزائر  
 وافليمها ايده الله ورعاه واخصب بوابله رياض مرعاه ءامين السلام  
 عليكم ورحمة الله وبركاته بدوام البلك وحرثاته وعلى من لاذبكم  
 من ولايت وفياد ووزرا وسعاجي خدمتكم اماما وورا وبعد السؤال عنكم  
 وعن المرضية احوالكم وليكن في علمكم خيرا فاني خديمكم وابنتكم  
 والابن اذا اهل يردده ايوة واننا خدام لكرسي الجزائر من فديم  
 الزمان وانا اليوم يا سلطان دخلت تحت جنا حكم وتحت سنجق  
 الدولة الجزائرية ان تعطفوا علينا وتبلغونا مبلغ او ايلنا من لباس  
 الحرمة والاحترام وبلوغ المرام وتعجبوا عنا فيها سلب من  
 التفصير منا وفد فصدناكم ونزلنا بجهلكم وانتم اهل الجود والكرم  
 ولاكن يا سلطان لم نزل نبعث معادنا الى حكام بسكرة الهعاد اثر  
 الهعاد ليخدمونا وفي حزبهم يدخلونا فلم يرجع معادنا من عندهم  
 الا بالخسبة وعدم المفصود فان كان يا سلطان عاتبونا من شان  
 القتل فالامر مفدر من الله وهذه سيرة فديمة من عهد او ايلنا ما يتولى  
 سلطان في بلادنا الا بالقتل وسنقص عليكم سيرة او ايلنا لما شاخ الشيخ  
 محمد بن احمد بن جلاب فقتل اخويه الشيخ ابراهيم والشيخ عبد  
 الرحمن وابن عمه الشيخ الخازن ثم تولى بعده ابنه الشيخ عمر  
 بن محمد فقتل اخاه الشيخ احمد وابن عمه الشيخ محمود ثم تولى  
 بعده الشيخ ابراهيم بن محمد فقتله اخوه الشيخ علي ثم تولى بعد

الشيخ على ابن عمه بل ابن اخيه الشيخ عبد الرحمن بن عمرو وهو  
صغير فام بخدامه ووالدته على خدام الشيخ على بفتلوا منهم عثمان  
بن الفصوري واولاده اثنين وفتلوا ابنالي في حال الرضاع وفتلوا  
محمد بن جلول والحاج الطاهر بن الحاج والاخصر بن طبه هذا  
الثلاثة فتلهم الشيخ عبد الرحمن هذا الذي شهدناه وكذا لك اسلافنا  
الافدمون بعلوا مثل ما ذكرناه فلها تولينا على تفرت كشر الفيل  
والفال في بلادنا حتى مال امر البلاد الى الفساد اتبعنا الاثر وافتصينا  
والامر من الله مفتر واليوم ندمت على ما فعلت وفي كنجكم  
دخلت المطلوب منك تستوصي بنا خيرا وتامر ولات الدولة يعطبوا  
علينا مثل سعادة السيد الجنرال الحاكم بفسنطينة وحكام باثنتي  
وبسكرة ما ابغالى هروب منكم الا اليكم خديم لكم طايغ والذي  
اتلز مونابه نقبلوه على فد الطافة والاستطاعة وانا خديمكم وابنكم  
والسلام من سلمان بن على بن جلاب وفيه الله ءامين بتاريخ  
اوايل الربيعين سنة ١٢٧١ \*

### TRADUCTION

» LOUANGE AU DIEU UNIQUE!

» A l'Altesse généreuse, illustre, placée sous la garde de Dieu  
— adoré et glorifié — ; A Sa Seigneurie, M. le Maréchal com-

mandant en chef Alger et ses dépendances au nom du Gouvernement Français. Que Dieu le fortifie et le maintienne sous sa protection ; qu'il fertilise par une pluie féconde le parterre de ses pâturages, *amen* (1).

» Que le salut ainsi que la miséricorde et la bénédiction de Dieu soient sur vous aussi longtemps que les astres accompliront leur évolution dans le firmament, ainsi que sur ceux qui vous entourent, fonctionnaires, kaïds, ministres attachés à votre service, vous précédant ou vous suivant dans les cérémonies officielles.

» Après m'être intéressé à votre personne et à l'état de votre santé, que Dieu ait pour agréable, je porte à votre connaissance que je suis votre serviteur et votre fils. Or, si le fils s'écarte de la bonne voie, il appartient à son père de l'y ramener. Nous sommes les sujets du trône d'Alger depuis les temps anciens. Je viens donc aujourd'hui m'abriter sous vos ailes et sous le drapeau de la nation française, afin que vous ayez pour moi de la bienveillance, que vous me fassiez atteindre en dignité et considération au rang auquel étaient arrivés mes ancêtres, et enfin que vous exauciez mes souhaits de prospérité personnelle.

» Pardonnez mes fautes passées. Je viens à vous, me placer sous votre égide, parce que vous êtes une nation généreuse et bienfaisante. Sachez bien, ô Sultan, que je n'ai cessé d'envoyer des députations aux chefs de Biskra. Une députation succédait à une autre, afin d'obtenir mon admission à leur service et d'être compris au nombre de leurs sujets. Mais, chacune de mes députations s'en est revenue déçue, après avoir échoué dans ses démarches.

» Si toutefois, ô Sultan, on me reprochait les meurtres que j'ai commis, on aurait tort, parce que ce sont des événements qui se sont accomplis par la volonté de Dieu. C'est chez nous une habitude de faire traditionnelle ; car, selon l'usage de nos aïeux, nul d'entr'eux ne devenait Sultan de notre contrée autrement que

---

(1) Pour un Saharien, du pays de la soif, la pluie est le plus grand des bienfaits du ciel.

par le meurtre. Tenez, je vais vous raconter comment ont procédé mes ancêtres :

» Lorsque Mohammed ben Ahmed ben Djellab devint cheïkh, il massacra ses deux frères, cheïkh Ibrahim et cheïkh Abd-er-Rahman, ainsi que son cousin le cheïkh El-Khazen. Après lui, son fils Amer monta sur le trône, et celui-ci assassina son frère, le cheïkh Ahmed, et son cousin, le cheïkh Mahmoud.

» Le cheïkh Ibrahim ben Mohammed lui succéda ; mais son frère, le cheïkh Ali, le tua. Après le cheïkh Ali, son cousin, le cheïkh Abd-er-Rahman ben Mohammed, le remplaça. Celui-ci était encore enfant à ce moment ; mais sa mère et ses serviteurs se levèrent contre les serviteurs du cheïkh Ali et, entr'autres individus, ils tuèrent Otman ben El-Ksouri et ses deux fils ; — ils firent mourir aussi mon propre enfant qui était encore à la mamelle ; — enfin, périrent également en cette circonstance Mohammed ben Djelloul, El-Hadj Tahar ben El-Hadj, et Lakedar ben Touba. Ces trois derniers, c'est le cheïkh Abd-er-Rahman qui les mit à mort. J'ai été témoin de ces faits.

» Nos aïeux, dans les temps anciens, n'ont pas procédé autrement que ce que je viens d'exposer. Quand je suis arrivé moi-même au pouvoir à Tougourt, les cancans et les bavardages ont circulé ici à tel point que nous étions à la veille de voir se produire de graves désordres dans les affaires de la contrée. Dès lors, j'ai suivi les errements traditionnels de la famille, et à mon tour je me suis fait justice par le sang. Si tout cela est advenu, c'est donc parce que Dieu l'a voulu ; mais aujourd'hui je me repens de mes actes et je viens me mettre sous votre protection. Ce que je vous demande, c'est que vous m'attachiez à vous par des bienfaits ; que vous ordonniez aux représentants de votre autorité, tels qu'au Général commandant à Constantine et aux chefs de Batna et de Biskra, d'être bons pour moi. Je n'ai plus à vous fuir ; il ne me reste, au contraire, qu'à aller à vous, à être votre serviteur obéissant.

» Les charges gouvernementales que vous m'imposerez, je les accepterai. Elles seront proportionnées à mes ressources. En résumé, sachez que je suis votre serviteur et votre enfant.

• Salut de la part de Selman ben Ali ben Djellab, que Dieu l'assiste, *amen*.

» A la date du commencement des mois de Rebiâ de l'année 1271 (fin novembre 1854). »

Le document qui précède n'est-il pas à lui seul un curieux tableau de mœurs ? Les Ben Djellab, ces princes du désert, y sont peints, en effet, par eux-mêmes, et on pressent dès à présent, par ce simple exposé, ce que peut contenir le récit des faits et gestes de cette dynastie saharienne, chez laquelle le *meurtre en famille* était consacré par la coutume. Si l'émissaire de Selman, moins pressé de porter sa lettre à destination, avait songé, en arrivant à Alger, à se mettre au courant des nouvelles du jour, il aurait appris que sa démarche n'avait plus d'utilité. Depuis le départ de Tougourt de ce courrier, les événements avaient marché avec rapidité dans son pays. — Son maître, odieux usurpateur, souillé du sang de tous les siens, n'y régnait plus ; le télégraphe de Biskra avait, depuis une semaine, annoncé sa chute. Cette révolution nécessite une explication immédiate.

En 1844, le duc d'Aumale avait, le premier, fait flotter notre drapeau sur l'oasis de Biskra. Cette région était donc alors la limite extrême de notre domination dans le sud de la province de Constantine. Dix ans plus tard, il devenait indispensable de reculer cette frontière afin d'abattre le tyran de Tougourt, Selman ben Djellab, dont l'influence hostile ne cessait, depuis son avènement, de nous susciter de très-graves embarras. Selman, par une politique astucieuse, bien que prétendant reconnaître notre suzeraineté, accordait aide et protection au premier fanatique venu, se disant chérif et inspiré de Dieu pour nous faire la guerre sainte. Les esprits fatalistes, à préjugés enracinés, et par conséquent trop ignorants pour apprécier le côté philanthropique de la civilisation européenne, étaient alors nombreux. Pour eux, notre présence en Algérie n'était qu'une épreuve, une expiation passagère. Ils avaient toujours leurs regards fixés vers le sud, d'où devait apparaître le Messie régénérateur ayant mission céleste de nous expulser du territoire de l'Islam, souillé par notre

présence. Le moindre bruit, le moindre souffle venant de ce côté suffisait pour lancer l'intrigue et jeter l'émoi chez ces gens hallucinés, sommeillant en apparence, mais attendant avec résignation l'heure du succès final annoncé par les prophéties.

Un tel état de choses incontestablement dangereux, ne pouvait être toléré plus longtemps ; c'était surtout pour le repos et la prospérité de la Colonie Algérienne une cause permanente d'inquiétude. Du reste, quand on se trouve en présence de peuples barbares, une loi politique consacrée par l'expérience n'exige-t-elle pas que l'on marche toujours en avant à de nouvelles conquêtes pour garantir la sécurité des anciennes.

Au mois de novembre 1854, le colonel Desvaux, du 3<sup>me</sup> spahis, commandant alors la subdivision de Batna, recevait l'ordre de marcher vers le Sud avec une petite colonne composée d'un noyau de troupes régulières et d'un contingent de cavaliers indigènes. Selman avait eu connaissance par ses espions de ces préparatifs d'expédition, et aussitôt il expédiait directement au Gouverneur, à Alger, la lettre transcrite ci-dessus, espérant que ses protestations mensongères, dont il était si prodigue, atténueraient les effets du châtiment qui le menaçait. Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, il était trop tard ; notre longanimité était à bout. Le brillant combat de Meggarin, où le dernier Sultan de la dynastie des Ben-Djellab et son allié, le chérif Mohammed ben Abd-Allah, étaient battus de la manière la plus complète, nous ouvrait les portes de Tougourt. Le colonel Desvaux faisait, le 2 décembre, son entrée dans cette capitale du Sahara et en prenait possession au nom de la France. Ce rapide succès étendait notre domination à 135 lieues du littoral.

Le pays qui a été le théâtre des événements que nous allons raconter, n'est autre que la mystérieuse Gétulie des auteurs grecs et romains, c'est-à-dire le Sahara au ciel brûlant, au sol de sable, mais bien moins désert et moins inculte que son nom semble l'indiquer et que le croient surtout la plupart des Européens.

Au temps des Romains, la Gétulie fut toujours un foyer mena-

çant de rébellion d'où se déchainaient à l'improviste et à bride abattue ces hordes innombrables, avides de meurtre et de pillage, qui venaient troubler le repos de la Numidie. Les lignes d'avant-postes, dont nous retrouvons encore les vestiges sur les limites du Tell, ne pouvaient les contenir qu'imparfaitement. Les Sahariens, de nos jours, conservent intactes ces habitudes séculaires de turbulence et de vagabondage, tant il est vrai que la nature d'un pays influe considérablement sur le caractère de ses habitants, qu'on les nomme Libyens, Gétules ou plus vulgairement Sahariens; la question a été de tout temps la même entre le nomade, au brutal instinct de destruction, et convoitant le bien d'autrui, et l'habitant sédentaire et plus paisible des oasis ou du Tell. Que le chef de la révolte se nomme Tacfarinas, Mohammed ben Abd-Allah, ou bien encore le chérif Bou Choucha, c'est toujours dans le Sud, le pays des intrigues, que les rebelles ont trouvé, en tout temps, le moyen de se relever de leurs défaites, en recrutant de nouveaux partisans pour recommencer la lutte à la première occasion.

Tougourt (1) est la capitale de l'Oued Rir'. On donne le nom de Oued Rir' à l'ensemble des oasis qui s'allongent à peu près suivant le méridien de Biskra à l'oasis de Blidet Amar, la plus méridionale de ce bassin. Tougourt, que les Arabes appellent le *ventre du Sahara*, est situé à 135 lieues du littoral, entre le 3<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> degré de longitude et le 33<sup>e</sup> de latitude, sur la limite occidentale de son oasis dont les palmiers, au nombre de quatre cent mille environ, ne la bordent que sur le cinquième à peu près de sa circonférence. Les vents du nord-ouest, qui amènent sans cesse des sables, ont formé un monticule qui occupe presque tout le reste de son développement. Tougourt, qui a la forme

---

(1) Je suis l'orthographe adoptée; il convient cependant de faire remarquer que, transcrivant exactement le nom arabe, il faudrait mettre *Touggourt* avec un double *g* comme le prononcent les gens du pays.

circulaire, est entourée d'un fossé jadis plein d'eau, au-dessus duquel est un mur d'enceinte de 2 mètres 50 d'élévation, flanqué de petites tours espacées de 60 mètres environ l'une de l'autre.

Ces tours, de 3 mètres de côté, n'ont guère plus d'un mètre au-dessus du reste de l'enceinte. Elles sont garnies d'un petit étage intérieur de façon qu'elles pourraient renfermer un double rang de défenseurs. Cette fortification primitive, en grossière maçonnerie gypseuse, est percée de trois portes dont l'une donne accès dans la Kasba, située sur le bord sud-ouest de l'enceinte.

Le marché se trouve à peu près au centre de la ville : c'est un carré d'environ 40 mètres de côté ; quatre grandes rues viennent y aboutir. Comme toutes les villes orientales, Tougourt renferme une infinité d'impasses étroites et couvertes sur lesquelles s'ouvrent les portes des maisons. Toutes ces rues sont obstruées par des bancs maçonnés qui rétrécissent la circulation de telle sorte que deux chevaux au plus peuvent y passer de front.

L'enceinte de la Kasba forme un rectangle de 45 mètres sur 50. En y entrant par la porte de la ville, qui est défendue par un tambour, on se trouve sur une petite place ayant à sa droite et devant soi des bâtiments qui servent d'écuries. Sur la face que l'on a à gauche, s'ouvre la porte conduisant à l'intérieur, si l'on suit le chemin couvert qui aboutit perpendiculairement à la façade ; mais à peine entré, on voit un deuxième chemin couvert prenant à droite et aboutissant à une petite cour de forme à peu près triangulaire.

Au sommet du triangle on rencontre la porte appelée Bab-el-R'eder, qui s'ouvre sur le fossé Bab-el-R'eder, ou autrement dit en notre langue la *Porte de la trahison*, et qui mérite bien cette appellation. C'était par là, en effet, que les tyrannaux du Sahara faisaient passer et disparaître secrètement les cadavres des hommes gênants qu'ils savaient, à l'aide de caresses, attirer dans leur antre pour s'en débarrasser sans bruit. Ils s'en servaient aussi pour introduire mystérieusement dans leur sérail les femmes enlevées à leurs sujets et que la plupart du temps on ne revoyait plus, ni mortes ni vivantes.

Le côté sur lequel ouvrait cette porte est à peu près désert et se prêtait admirablement au crime ; aussi les Tougourtins ne la regardaient-ils de loin qu'en tremblant de frayeur. Combien d'imprudents trop curieux avaient été précipités et noyés dans les eaux bourbeuses de son fossé !

Le passage conduisant de la cour d'entrée à l'intérieur de la Kasba, aboutit d'abord à une autre cour carrée qui, sur trois façades, est entourée des appartements des anciens cheïks ou sultans de Tougourt. Ces appartements, au nombre d'une vingtaine environ, sont au second étage ; c'est un dédale de petites chambres où la lumière pénètre à peine, correspondant entr'elles par des corridors sombres ou séparées par des pièces non couvertes ; des escaliers étroits communiquent avec les chambres du rez-de-chaussée, ainsi qu'avec les petites cours intérieures et le jardin. De nombreux murs de refend diminuent la portée des poutres de palmiers qui soutiennent les terrasses. Quant au jardin qui est tout petit, il contient quelques arbres fruitiers et beaucoup de rosiers.

La grande mosquée de Tougourt est, sans contredit, la construction la plus remarquable en ce genre, non-seulement de l'Oued Rir', mais de tout le Sahara constantinien. Elle est l'œuvre d'architectes tunisiens. Il y a là un vague souvenir de l'architecture sarrazine. On y voit des cadres de portes et des colonnettes en marbre blanc que l'on a tirées à grands frais de Tunis. Le mur de la façade est revêtu de carreaux en faïence vernie. Près de la grande mosquée se dresse le minaret en briques cuites d'une grande solidité, ayant appartenu à la vieille mosquée en ruines et qui porte les marques des boulets que lança contre elle l'artillerie de Salah bey, dans les circonstances que nous relaterons plus loin.

Un espèce de large mare régnait autour de l'enceinte dans le fossé, qui pouvait être complètement rempli d'eau au moyen de quatre sources existant dans les jardins des environs ; la plus grande hauteur d'eau qu'on pouvait y obtenir était de 1 mètre 50 à 2 mètres, suffisante pour en empêcher le passage. On traversait ce fossé sur un pont jeté devant chacune des portes de la ville ; ces ponts et troncs de palmiers reposaient sur pilotis. La

communication de la kasba avec la campagne avait lieu en temps ordinaire par une chaussée en terre ; en temps de guerre les sultans tougourtins faisaient faire dans cette chaussée une tranchée transversale pour donner passage à l'eau, et dès lors les communications étaient coupées.

Les deux portes de la ville, appelées Bab-el-Khadra et Bab-es-Selam, étant enlevées et murées, on ne communiquait plus dès lors avec l'extérieur que par Bab-el-R'eder, c'est-à dire par la Kasba, sous les yeux du sultan ; quelques troncs de palmier, jetés sur la tranchée de quatre mètres de large environ, servaient alors, comme un pont levis, de passage aux hommes à pied seulement (1). Le fossé que les Tougourtins appelaient avec emphase *El-Bahar* — la mer — n'avait pas moins de sept mètres de large. Il était rempli d'une eau bourbeuse ne se renouvelant guère et recevant les égouts et les immondices de la ville. Le fond en était vaseux et aux époques des chaleurs devenait un foyer pestilentiel, exposant à la mort tous les habitants qui n'avaient point émigré. Nous dirons en quelle circonstance ce fossé a été comblé par nous.

Les maisons de Tougourt sont bâties en briques de terre (toubas), séchées au soleil ; celles des riches, en moellons de marne calcaire et argileuse ; la Kasba et une partie de l'enceinte, avec de la marne calcaire qui est plus solide que l'argileuse.

Cinq villages dont le plus éloigné n'est qu'à trois kilomètres du point central, forment les faubourgs ou la banlieue de Tougourt ; ils s'appellent : Nezla, Sidi-Mohammed, Sidi-ben-Djenan, Beni-es-Soud, Tabeshbest et Zaouïa.

Tougourt, avec ses annexes, a une population d'environ cinq mille habitants, qui, comme toute celle de l'Oued Rir', est un croisement de nègres et de blancs. La race blanche y est débile et faible ; mais les nègres importés par les caravanes sont vigoureux et ne semblent point souffrir du climat. Le mélange des

---

(1) Depuis 1872, l'ancienne Tougourt a changé d'aspect, ainsi que nous le raconterons plus loin ; nous parlons ici de la ville telle qu'elle était sous ses anciens dominateurs.

nègres et des blancs produit une race de métis aux cheveux laineux, au nez épâté, aux lèvres grosses, aux membres fluets, qui constituent la population dite Rouar'a.

Dans l'Oued Rir' on n'a pas encore découvert de pierres romaines. Il y a cependant, dans le pays, des traditions qui prouveraient que, si les Romains ne s'y sont pas établis, ils ont du moins cherché à y pénétrer, puisque à travers les siècles le souvenir en est resté. Auprès de l'oasis de Tamerna, raconte-t-on, une armée romaine fut anéantie par les nomades; une autre aurait été noyée dans les marais de Temacin. Mais ces traditions ne s'appuient sur aucun document positif et sont rapportées de tant de façons différentes, selon le génie inventif du narrateur, qu'on doit se borner à mentionner le fait sans s'y arrêter davantage. Néanmoins, quand nous voyons les armées romaines, sous les ordres de Cornelius Ballus, pousser jusques à Cydamus, la Ghadamès moderne, ville bien autrement enfoncée dans le Sud que Tougout et même Ouargla, on doit admettre qu'elles pouvaient bien ne pas avoir reculé devant une expédition vers ces dernières contrées.

Ptolémée ne rapporte-t-il pas en outre que le commandant militaire de la Libye, Septimus Flaccus, après être passé par Audjila, oasis au sud de la Tripolitaine, alla pendant trois mois parcourir avec ses troupes le pays des Éthiopiens, c'est-à-dire la région du Fezzan et du Wadaï, où les plus hardis de nos voyageurs modernes pénètrent aujourd'hui avec tant de peine.

L'historien arabe Ibn Khaldoun nous explique l'origine du nom de Oued Rir' donné au pays qui nous occupe. « C'est, dit-il, » parce qu'il était habité par une fraction de la grande tribu » berbère des Rir'a, qui s'était emparée de la contrée qui sépare » les bourgades du Zab d'avec le territoire d'Ouargla. Ils y » avaient bâti plusieurs villes et villages sur le bord d'un ruis- » seau qui coule de l'ouest à l'est. Tous ces établissements sont

» entourés d'arbres ; les bords du ruisseau sont couronnés de  
 » dattiers au milieu desquels circulent des eaux courantes dont  
 » les sources ont embelli le désert. La population de ces ksour  
 » est très-nombreuse. De nos jours, on appelle cette localité le  
 » *pays des Rir'a*. Mais on y rencontre d'autres peuplades zena-  
 » tiennes. L'union de ces peuplades ayant été brisée par les  
 » efforts des unes à dominer les autres, il en est résulté que  
 » chaque fraction occupe une ou plusieurs bourgades et y main-  
 » tient son indépendance. La plus grande de ces villes se nomme  
 » Tougourt. Elle renferme une nombreuse population dont les  
 » habitudes se rapprochent de celles des nomades. Les eaux y  
 » abondent, ainsi que les dattiers. »

Le *Kitab el Adouani*, ouvrage écrit dans le pays même et qui contient quelques vieilles traditions et chroniques locales, dont j'ai déjà publié la traduction (1), mentionne que les premiers habitants de cette partie du Sahara étaient juifs. « Ils sont, dit-il, de la postérité de Adjoudj ben Tikran, et habitaient jadis Khaïbar, ville juive dans le Hidjaz. » Plus loin il ajoute : « les Juifs habitant les ksour du Sahara descendent des Beni-Abd-ed-Dar, fils de Cossay ». Puis encore : « Les ksour en long et en large, habités par les Juifs et les Chrétiens, se soumirent aux Beni-Hachem. Tous ceux d'entre les Juifs, les Coptes et les Chrétiens qui embrassèrent la religion musulmane à la venue des nouveaux conquérants, devinrent les alliés des Koraïchites, surtout des Beni-Hachem, parce que ceux-ci avaient des mœurs plus douces que leurs autres compagnons et que leur type était plus beau. »

Mais il paraît cependant que, lorsque le flot de l'invasion arabe s'avança pour la première fois dans les plaines de l'Afrique septentrionale, il s'arrêta devant les dangers que présentait l'Oued Rir' et passa outre pour continuer sa route vers l'Occident, jusqu'à ce que les eaux de l'Océan l'arrêtassent à côté de Tanger.

---

(1) *Kitab el Adouani* ou *Récueil de traditions sur le Sahara de Constantine et de Tunis*. (Féraud, Société archéologique de Constantine, 1868.)

L'armée arabe, dit la tradition, se dirigeait de Biskra vers Tougourt, lorsqu'elle rencontra des gens qui remontaient vers le nord, fuyant les maladies terribles qui règnent tous les ans après le printemps dans l'Oued Rir', maladies épidémiques qui atteignent une grande partie des habitants et auxquelles les étrangers ne sauraient se soustraire. A la vue de ces figures cadavéreuses, de ces membres décharnés par la fièvre, les Arabes retournèrent sur leurs pas, et l'éminence du haut de laquelle le chef arabe donna le signal du mouvement en arrière a depuis conservé le nom de *Koudiat-ed-Dour*, le mamelon du retour ou du changement de direction.

Cette explication de la traduction est plausible ; mais peut-être aussi que les Arabes, arrivés sur le bord du vaste seuil des plateaux d'où les regards plongent vers les immenses marais salés du chot Melrir et les steppes sahariennes qui s'étendent à l'infini comme une mer desséchée, les Arabes, dis-je, n'osèrent pas s'aventurer dans cette région inconnue et si étrange d'aspect.

Les traditions conservées par les indigènes sont souvent contradictoires, et nous en avons ici une preuve évidente. A côté du récit relatif au *Koudiat-ed-Dour*, il en existe un autre que nous avons également recueilli sur place. Les populations de l'Oued Rir', voulant ennoblir leur origine en la rattachant par un lien quelconque à la race conquérante, s'intitulent *Ridjal-el-Hachan*, les hommes d'Hachan. Parmi les compagnons du général arabe Sidi Okba qui le premier envahit le nord de l'Afrique, était, disent-ils, un guerrier d'une vertu exemplaire nommé El-Hachan. Sidi Okba, satisfait de ses services, l'aurait récompensé en lui donnant la suzeraineté du pays compris depuis Biskra jusqu'à Ouargla. El-Hachan se serait installé dans l'Oued Rir' et eut une nombreuse postérité qui aurait conservé le nom générique d'El-Hachana.

On peut encore admettre cette légende ; mais en tenant compte des événements qui se produisirent en Afrique, à la mort de Sidi Okba, on doit se demander comment El-Hachan ne fut point massacré ou expulsé du pays par les Berbères.

Tous les ans, vers le mois d'octobre, les Ridjal El-Hachan se

réunissent encore, quelquefois au nombre de plusieurs milliers, à Ras-el-Oued, dans l'Oued Rir' ; là, pendant deux jours on fait un grand festin ; on apporte de l'encens et des bougies ; on prie, on danse, on chante en s'accompagnant du tambour de basque. D'après la légende, Sidi Hachan serait enterré dans l'oasis de Sidi Okba, à côté de son maître. C'est l'anniversaire de sa naissance ou de sa mort qui se célèbre ainsi (1).

Un fait caractéristique qui se dégage de notre livre d'El-Adouani, c'est l'indifférence religieuse dans laquelle étaient tombés les habitants du Sahara, mélange inextricable d'aventuriers des premières invasions arabes répandus çà et là et fondus au milieu des anciennes populations juives, chrétiennes, ou même berbères autochtones, refoulées par les nouveaux conquérants. Ils n'avaient plus aucune religion, dit-il, et leur abrutissement était tel, qu'ils ne rougissaient pas de jouer entr'eux, dans un état de nudité complète, et à se livrer à des actes encore plus abominables.

Les marabouts missionnaires qui entreprirent de les convertir à l'islam, d'abord fort mal accueillis, furent mis dans la nécessité de suspendre leur œuvre de prosélytisme et de s'éloigner au plus vite, pour ne pas s'exposer à être massacrés. Ce passage succinct met en lumière une particularité curieuse, faisant pressentir les difficultés que dut éprouver l'expansion du nouveau culte. « Les Sahariens, gens entêtés, se répandaient en discours violents et en menaces envers ceux qui voulaient les faire renoncer à leurs vieux préjugés. » Du reste, Ibn Khaldoun ne nous dit-il pas que les populations berbères apostasièrent jusqu'à douze fois ? C'est cet historien qui va nous fournir encore quelques indications sur le passé du Sahara.

« Parmi les habitants de l'Oued Rir', nous dit-il, on trouve des Kharedjites partagés en un grand nombre de sectes. Celle qui

---

(1) Le mot El Hachan signifie aussi palmier sauvage. Et sur ce mot n'aurait-on pas brodé une légende ? Ridjal el Hachan aurait fort bien pu, au début, ne pas signifier autre chose que les hommes ou les habitants du pays des palmiers.

est en majorité, professe la doctrine des Azzaba (nos mozabites actuels). Ils ont persisté dans ces croyances hérétiques, parce que la position de leur pays les tient en dehors de l'autorité des magistrats. »

L. Charles FÉRAUD.

(A suivre.)

